

Introduction

Le chant du Sud de Julien Green

André-Alain MORELLO

Où en sommes-nous avec Julien Green ? Qui lit encore cet immense écrivain né avec le XX^e siècle et disparu presque avec lui ? Lesquels de ses romans peuvent encore toucher les lecteurs du XXI^e siècle ? Ceux de l'entre-deux-guerres, de *Mont Cinère* à *Minuit*, ces étranges romans qui « brillent comme des diamants noirs¹ », ou bien cette superbe, et si romanesque, trilogie du Sud, écrite par un jeune homme de quatre-vingts ans, *Les Pays lointains*, *Les Étoiles du sud* et *Dixie* ? À l'heure où l'on réédite en édition de poche le *Journal* de Gide, est-il permis d'oublier celui de Julien Green, incroyable traversée du siècle, et témoignage unique d'un esprit qui n'a cessé de franchir des frontières, d'un inlassable « voyageur sur la terre » ? Les études réunies dans ce dossier se tournent du côté de ce Sud qui, comme tous les mondes engloutis, continue d'exercer une fascination. Comme peut en témoigner l'intérêt sans cesse grandissant suscité par l'œuvre de Faulkner, en particulier en France, ou encore des œuvres qui perpétuent ce mythe du Sud, comme le roman de John Berendt, au titre si greenien, *Minuit dans le jardin du bien et du mal* (1997), adapté au cinéma par Clint Eastwood, et qui propose une fresque de la bonne société de Savannah. Les liens qui unissent Green au Sud des États-Unis ont déjà fait l'objet de plusieurs études : plusieurs colloques en Géorgie,

1. Robert de Saint Jean et Luc Estang, *Julien Green*, Paris, Seuil, 1990, p. 39.

à Savannah et à Athens, un autre en Californie, à San José ; un volume publié par la Société Internationale d'Études Greeniennes, aux Presses de l'Université de Franche-Comté, a rassemblé les actes du colloque d'Athens². Un numéro des *Cahiers Julien Green* a aussi été consacré à l'Amérique de Green, ainsi qu'un essai de Hsien-Lan Chen, *Étude de l'espace dans la trilogie sudiste de Julien Green*³.

Le Sud de Green a deux capitales, Charlottesville et Savannah. Charlottesville, siège de l'Université de Virginie, dont la découverte, en 1919, est pour le jeune homme comme une révélation :

Le lendemain matin, je m'éveillai de bonne heure et courus à la fenêtre. Ce moment, je ne l'oublierai pas. De l'autre côté d'une petite place déserte se dressait un bâtiment de style néo-classique, avec un fronton triangulaire et une grande porte flanquée de deux colonnes doriques. Elles paraissaient d'autant plus blanches que les murs de cet édifice étaient en brique d'un rouge sombre. C'était le palais de justice. Un canon de bronze en gardait l'entrée, rêvant à Manassas sous de magnifiques sycomores dont les feuilles dorées faisaient l'effet d'un coup de soleil. J'avais tout à coup devant les yeux la patrie de ma mère, le Sud, et ce qu'elle m'en avait dit me revint à la mémoire après de longues années. Il me semblait que tout un monde qu'elle avait aimé se proposait à moi dans une image simplifiée, et d'une manière indéfinissable, je reconnus cette image, parce que je la regardais par les yeux de ma mère. En quelques secondes, je compris tout, la sécession, la volonté de survivre, de ne pas être absorbé dans un pays trop vaste. Si attaché que je fusse à la France, je me rendis compte qu'une partie de moi-même n'avait d'autre origine que la terre où je me trouvais maintenant⁴.

À Charlottesville, Green retrouve « les colonnades doriques où Poe se promenait⁵ », en d'autres termes, il découvre une double culture, celle de l'Amérique et celle incarnée par cet écrin inspiré de la Grèce antique. Savannah, la ville de la mère de l'écrivain, est l'autre capitale du Sud de Julien Green. Ville magique, « que le temps n'a pas encore foudroyée, une ville qui meurt tout doucement de mélancolie dans ses ombres et ses parfums » ; Savannah, la ville des arbres, qui inspire à Julien Green une belle rêverie à partir d'Aristote (encore la Grèce...) :

Une des phrases les plus singulières que j'aie jamais lues est assurément une phrase d'Aristote qui dit que les arbres dorment. Quelques-uns des chênes de Savannah doivent rêver au temps où la ville n'était pas et où les aigles couleur de bronze venaient se poser sur leurs bras étendus ; et sans

-
2. *Julien Green au confluent de deux cultures*, textes réunis par Marie-Françoise Canérot et Michèle Raclot, 2003.
 3. Peter Lang, Berne, 2003.
 4. Julien Green, *Terre lointaine*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome V, p. 1047.
 5. Julien Green, « Quelques voix du Sud », in *Œuvres complètes, op. cit.*, tome II, p. 1093.

doute rêvent-ils aussi à la forêt vierge toute proche et dont l'heure reviendra quand la ville ne sera plus⁶.

Savannah dont les arbres rêvent, et dont le nom indien est « doux et liquide comme le vent qui court et agite les lambeaux de mousse espagnole suspendus aux grands chênes gris⁷ ». Les trois ans d'université dans l'Amérique sudiste, celle des parents de Julien Green – Savannah, Charlottesville, la Virginie –, sont évoqués dans *Terre lointaine*, et sont à l'origine d'œuvres comme *Moïra* et *Sud*.

Ce Sud, qui est pour Green la révélation de ses origines, va être associé à une expérience de la passion. Le Sud sera cette brûlure à partir de laquelle l'œuvre va se construire, comme le suggère si bien cette tragédie grecque à laquelle Green va donner le nom de *Sud*. Quant à cet orgueil, cette fierté aristocratique des gens du Sud, que l'autobiographie de Green évoque, cette « manière de vivre entre eux dans le mépris des autres et d'opposer à l'échec historique le gigantisme de leurs décors », ils contribuent à façonner, comme l'a souligné Marie-Françoise Canérot, « l'image flamboyante d'un jeune homme se préférant, comme Byron, à tout le reste⁸ ». Mais cet orgueil du Sud ne prend tout son sens que si on le rattache à sa défaite. Les paroles du prince de Giuseppe Tomasi di Lampedusa viennent nous rappeler que tous les Suds sont peut-être marqués par cet orgueil et par cette défaite⁹. Comme s'il y avait une malédiction du Sud, à la source de cette nostalgie du « chant du Sud » chez Green, à la source de cette « mélancolie du Sud » qui imprègne aussi l'œuvre de Faulkner ; le Sud continuera à vivre aussi longtemps, comme l'écrit Faulkner, « qu'il y aura des vaincus ou des descendants de vaincus pour raconter ou écouter son histoire¹⁰ ». Sans doute peut-on légitimement reprocher à Green son absence d'engagement, son apparente indifférence à la question sociale, alors même que la question de l'esclavage est, comme on le sait, cette tache qui vient obscurcir la belle lumière des états du Sud. Mais c'est oublier le sens de la fraternité qui s'exprime dans les textes de Green, comme dans *Nous avons tous un cœur d'indien*, publié dans un volume de la Pléiade.

Julien Green sera fidèle toute sa vie à ce Sud dont le paysage constitue un des décors de l'œuvre. Sensible aussi à la beauté d'une nature

6. Julien Green, « Savannah », in *Œuvres complètes, op. cit.*, tome II, p. 1152-1153.

7. Julien Green, « Nous avons tous un cœur d'indien », in *Œuvres complètes, op. cit.*, tome VII, p. 1703.

8. Marie-Françoise Canérot, « Décors du Sud, décors de France dans le roman greenien : une dualité féconde », *Julien Green au confluent de deux cultures, op. cit.*, p. 23-24.

9. G. Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard*.

10. William Faulkner, *Les Invaincus, The Unvanquished*, Random House, 1938, p. 112.

innocente des crimes de l'histoire, à ces arbres rêveurs de Savannah, à ces sycomores « dont les voyelles limpides », comme l'a écrit Roger Caillois dans un beau texte de 1974, « résonnent comme la promesse de l'inévitable sérénité¹¹ ». Les sycomores de Savannah rejoignent dans le rêve de Green les pins de Rome et les oliviers de Delphes.

Car le Sud chez Green, c'est aussi l'Italie et la Grèce, et dans une moindre mesure l'Espagne. L'Italie découverte, avant l'Amérique, pendant la Première Guerre mondiale (Green a dix-sept ans) et à laquelle l'écrivain restera aussi attaché toute sa vie¹². Comme Green le note lui-même, son amour pour l'Italie « ne se démentit jamais¹³ ». Comme bien d'autres voyageurs, Green célèbre à la fois la beauté de Rome découverte « dans la plus belle lumière du monde¹⁴ » et la magie de Florence, « une des plus belles villes à la surface de la terre¹⁵ ». Son Italie est plurielle, une mosaïque de beauté qui associe l'Ombrie de Saint François d'Assise, vers laquelle Green se retourne dans ses dernières années¹⁶, juste avant de reconquérir l'Amérique par sa trilogie du Sud, le Campo de Sienne, « l'un des endroits de la terre où le plus de beauté se réfugie¹⁷ », la découverte de Rieti la nuit, aussi fascinante que « les rues de la citadelle du *Désert des Tartares*, la fabuleuse Bam qui dort au cœur de la Perse¹⁸ ». Aux côtés de cette Italie aimée, à la beauté foudroyante, la Grèce se dresse dans l'œuvre de Green comme un autre monde fascinant et menaçant, celui de Dionysos et des grandes tragédies, une Grèce si présente dans le décor de Virginie, une Grèce intérieure qui peuple et qui donne forme aux rêves sensuels des personnages de l'œuvre. Green n'oublie pas l'Espagne, si différente, si intrigante pour lui, surtout cette Andalousie qui semble incarner, à ses yeux, un autre monde englobé, après la Grèce antique et le Sud vaincu, cette terre où l'Islam a laissé des splendeurs¹⁹. En Estrémadure, Green retrouve « [s]on Orient, la Perse à jamais perdue, [...] dans ce reste ineffaçable de la longue occupation arabe²⁰ ». Green célébrera la

11. Texte republié dans *Roger Caillois, Les Cahiers de Chronos*, sous la direction de Jean-Clarence Lambert, Paris, La Différence, 1991, p. 29.

12. Sur l'Italie de Green, voir dans ce dossier l'article d'Annie Brudo.

13. Julien Green, *En avant par-dessus les tombes*, *Journal 1996-1997*, Paris, Fayard, p. 176.

14. Julien Green, *Œuvres complètes, op. cit.*, tome V, p. 115. Sur la Rome de Green, voir dans ce dossier l'article de Frédéric Canovas.

15. Voir dans ce dossier l'article de Daniela Fabiani.

16. Julien Green, *Frère François*, Paris, Seuil, 1983.

17. Julien Green, *Villes (Journal de voyage 1920-1984)*, Paris, La Différence, 1985, p. 203.

18. *Ibid.*, p. 174.

19. Voir dans ce dossier l'article de Dominique Bonnet.

20. Julien Green, *Œuvres complètes, op. cit.*, tome VI, p. 548.

beauté de Séville, de Grenade, de Trujillo, de Cordoue. Mais il retrouve aussi l'orgueil du Sud à l'Escorial :

Il demeure à mes yeux comme un mystère indéchiffrable. À côté de lui, Versailles fait l'effet d'une fastueuse maison des champs. Je me demande si l'ambition humaine ne s'est jamais exprimée avec une telle certitude d'avoir raison. Parler d'orgueil paraît mesquin [...]. Tout ce qu'il y a de fierté dans l'homme s'est manifesté dans ce monstrueux édifice, monstrueux par ses proportions comme dans son écrasante majesté²¹.

Si sensible à la beauté de l'université de Charlottesville, Green découvre aussi une âme dans les patios de l'université d'Alcala de Henares :

Inconsciemment la beauté du décor agit sur l'esprit de l'étudiant et favorise avec le goût du savoir l'épanouissement de l'être intérieur. Ce qu'il voit autour de lui, il le retrouve d'une autre façon dans les livres. Tant d'idées ont voyagé entre ces murs que le plus paresseux finit par en absorber quelque chose²².

L'œuvre de Green, si sombre à bien des égards, est ainsi éclairée par cette lumière des pays du Sud ; dans ses phrases brillent les « soleils qui avaient éclairé la Grèce²³ », « lumière païenne », au moins en partie, comme l'a écrit dans un bel hommage Claude-Michel Cluny :

Green est un auteur qui date, seulement il date d'au-delà des modes. Les plus beaux de ses livres n'ont pas d'âge. Ils portent – arrachés comme d'un combat de ce gouffre de peur creusé dans l'âme occidentale par des siècles de religion – une admirable lumière païenne. Des ciels et des visions de Giorgione et du Titien, elle a passé à ces automnes du Sud, et sur ces jeunes hommes de Virginie qui, pour nous, n'en finiront plus maintenant de mourir dans leur décor de colonnes blanches et d'arbres pourpres... Si le roman, lui, se meurt, Green lui aura donné son été indien²⁴.

21. *Ibid.*, 25-26 octobre 1978, p. 559-560.

22. Julien Green, *Villes (Journal de voyage 1920-1984)*, *op. cit.*, p. 17.

23. Julien Green, *Fin de jeunesse*, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, tome VI, p. 842.

24. Cité par Robert de Saint Jean et Luc Estang, *op. cit.*, p. 181-182.